

Vies noyées

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **76 (1967)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682693>

Nutzungsbedingungen

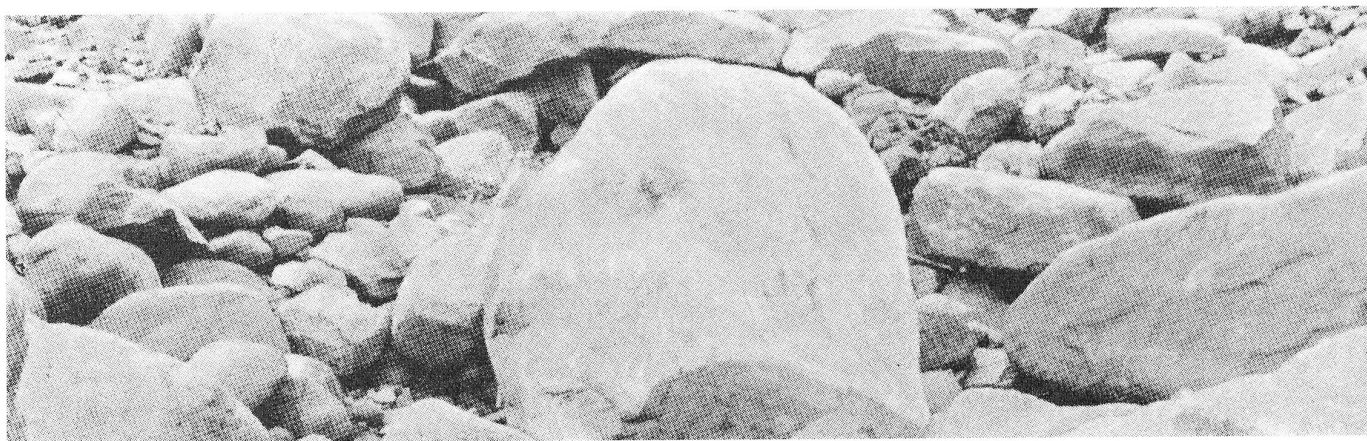
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Aussitôt après la catastrophe qui venait de s'abattre sur l'Italie, la Croix-Rouge suisse offrit son aide à la Croix-Rouge italienne qui l'accepta avec reconnaissance. Le 9 novembre déjà, notre Société procédait à l'envoi de secours d'urgence — en l'occurrence des vivres, du plasma sanguin, des vaccins et des couvertures — qui arrivèrent à Milan, par la route, les airs et le rail, 48 heures plus tard.

Un second envoi de couvertures, de vêtements chauds et neufs et de 14 tonnes de lait condensé offert par la Confédération quitta la Suisse, par la route, le 19 novembre, à destination cette fois-ci du Comité régional de la Croix-Rouge italienne de Vérone, chargé d'organiser la distribution des secours de première urgence dans les 14 provinces d'Italie septentrionale qui, réunies, forment les Trois Vénéties. Ces dons furent transportés par deux trains routiers dont l'un fut laissé pendant quelques jours à la disposition du Comité régional de Vérone en vue de faciliter à ce dernier une rapide répartition du matériel dans les régions sinistrées. Nous avons eu l'occasion de participer à ce périple de trois jours qui nous a conduits en Vénétie et dans les provinces de Belluno, Udine et Trévis, soit dans des contrées qui ont particulièrement souffert des désastres de novembre 1966.

La rédaction

Vies noyées

En trois jours — c'était à fin novembre — nous avons parcouru près de 1000 km. En auto, en camion, en jeep. Par le froid, la pluie, la neige. Ces 1000 km nous ont menés dans des villages aux noms tout sonores de voyelles, des villages aujourd'hui tout de tristesse, éparpillés dans les 14 provinces italiennes qui forment, au nord-est du pays, les Trois Vénéties. Des provinces maritimes, de plaines, de montagnes.

Car les 4 et 5 novembre 1966 — ces dates fatidiques désormais au tiers de l'Italie — tout s'est déchaîné à la fois: la mer, la montagne, les fleuves qui ont nom: Arno, Adige, Pô, Piave, Ombrone, Tagliamento... Et depuis

lors, le tiers de l'Italie n'est plus que désolation, au seuil d'un hiver gris et froid. Les fenêtres des maisons inondées sont autant d'yeux morts qui, s'ils voyaient, regarderaient le paysage bouleversé, les horizons noyés, sans fin. Sur les murs, on nous montre du doigt les traces laissées par l'eau, la boue, le mazout: ici 4 mètres, ici 6, 7... Aujourd'hui, dans les maisons aux yeux éteints, l'eau, la boue, le mazout se sont retirés. Mais ils ont marqué leur passage, irrémédiablement. Les cicatrices des longues journées, plus ou moins nombreuses, pendant lesquelles l'eau a stagné.

Ce tas de bois, là au pied d'un arbre: ce qui reste du mobilier de deux



chambres. A l'intérieur de la maison, au milieu de ce qui était « la belle pièce » une chaise demeurée là comme une ironie:

C'était à Ponte del Piave, près de Trévise.

Ces champs dévastés, les arbres fruitiers arrachés, la vigne morte à jamais:

C'était à Motta di Livenza, dans la même région.

Ces écuries désormais vides de bétail, la basse-cour morte et silencieuse, ces granges où le fourrage, les récoltes de l'été pourrissent lentement: C'était dans un autre village, toujours de la même contrée.

Ces maisons suintantes d'humidité, ces sols de boue où les pieds s'attachent, cette literie gonflée d'eau, étendue dans ce qui fut un jardin et que l'on tente de faire sécher « à l'air »:

C'était à Sindacale, près de Venise, dans cette contrée où l'eau de mer a recouvert et recouvre encore des milliers et des milliers d'hectares de terres arables — 60 000 nous précise-t-on, pour la seule Vénétie — et que son sel aura tuées pour 3, 4, 5 ans.

Ces deux jumelles de 16 mois, couchées sur un sommier humide recouvert d'une toile de tente, dans la misérable maisonnette d'un manœuvre au chômage (ils sont plus de 60 000 nous dit-on, les ouvriers que la catastrophe aura privés de leur gagne-pain, pour combien de temps, qui le sait):

C'était à Concordia, en Vénétie toujours.

Et ces maisons écroulées, ébréchées, éventrées, encore emplies de terre, de pierres:

C'était à Cencenighe, un village de la province de Belluno dont les 69 communes ont toutes été plus ou moins sinistrées.

Ici c'est pire encore que dans la plaine, car aux inondations proprement dites se sont ajoutées les avalanches.

On nous explique:

Un mois d'octobre pluvieux comme jamais on n'en vit de mémoire d'homme. D'abondantes chutes de

neige, insolites pour la saison: une couche de 70 cm qui normalement aurait fondu au printemps, petit à petit. Le siroco. Inhabituel lui aussi. Il agite l'Adriatique qui refuse de recevoir le trop-plein des fleuves grossis par les pluies et les alluvions. Dans la montagne, il fait fondre en un jour la neige fraîchement tombée. Celle-ci s'écoule sur des terrains détrempés et c'est la tragédie: la montagne qui déverse sa terre, ses pierres, ses arbres sur les villages d'altitude. Des villages pauvres. Pauvres de toujours, sans autres ressources que celles que procure l'émigration transitoire.

Partout on nous cite des chiffres, beaucoup de chiffres qui traduisent l'ampleur des dégâts: en hectares inondés — 100 000 km² pour tout le pays —, en kilométrages de routes coupées, défoncées de lignes de chemin de fer arrachées, en milliards de lires à consacrer à la reconstruction, en millions de lires représentant les pertes individuelles des paysans, des commerçants, des artisans, dont beaucoup sont absolument ruinés et ont à faire face à une double renaissance: celle de leur entreprise et celle de leur foyer.

Il faudra des années, des années...

Des chiffres encore: 792 communes touchées, dont 492 dans le Nord, qui au total groupent près de 2000 villages ou fractions. Une centaine de morts, 70 000 personnes évacuées hors de leur commune et dont les habitations doivent être considérées comme définitivement inhabitables, autant d'autres accueillies provisoirement chez des amis, des parents, des centres d'hébergement provisoire, qui pourront vraisemblablement réintégrer leur domicile mais qui ont perdu tout leur mobilier, leur vêtements, leurs outils de travail.

Tel est le bilan de la plus grande catastrophe que l'Italie n'ait jamais connue.

Et puis il y a aussi cette peur, cette peur qu'ils ont tous que cela recommence...

Pourtant ces milliers de sinistrés (on parle d'un million pour les Trois Vé-

néties), qui d'une manière ou d'une autre ont été victimes des événements des 4 et 5 novembre, se sont remis à vivre avec un courage, une dignité remarquables. A peine s'ils se plaignent.

— *J'ai fait les deux guerres, nous dit ce vieux paysan, et je n'ai jamais pleuré. Mais cette fois-ci, oui, j'ai pleuré...*

— *C'est pire que la guerre, pire que la guerre...*

Cette phrase, nous l'avons souvent entendue...

A Florence déjà, où nous nous trouvions une semaine seulement après la catastrophe; il faisait beau et chaud. Le soleil voulait sécher toute cette boue. Il y réussissait, en partie. Nous avons traversé la Toscane; ce n'était plus celle, fleurie de Botticelli. L'Arno y glissait, calme, propre et bleu... Incroyable! Huit jours plus tôt c'est lui pourtant qui, sortant en furie de son lit, s'était étendu sur Florence qu'il recouvrit sur une largeur de 1 km et une longueur de 3 km. Des eaux hautes de 7 mètres aux abords immédiats du fleuve qui ne s'étaient plus que sur 2 cm dans la périphérie. Et non seulement des eaux: des alluvions, des troncs d'arbres, des pierres, tout ce que le fleuve avait arraché sur son passage avant de déborder.

— *Jamais vu, jamais vu depuis le XII^e siècle. Et alors l'Arno n'avait recouvert que 200 mètres de la petite ville qu'était alors la capitale toscane.*

Florence dans la boue, Florence ville paralysée, encombrée de bulldozers, de soldats, de volontaires qui nettoyaient, à la pelle, sans eau, les rues, les caves, qui ramassaient des tonnes de détritus, les emportaient, revenaient dans un carrousel ininterrompu: impossible d'oublier ce spectacle.

Et ces gens qui dans cette boue gluante tentaient de retrouver quelque objet... Tout par hasard, nous y avons

(suite p. 8)



Les inondations de novembre 1966 ont ravagé des milliers d'hectares de terres arables du nord-est et du centre de l'Italie, et là où les terrains ont été recouverts par l'eau de mer, il faudra plusieurs années pour les « laver » par des drainages d'eau douce et en reconstituer ensuite, par des cultures spéciales, les éléments fertilisants. Quant au cheptel, on estime à 50 000 le nombre des têtes de bovins, porcins et ovines perdues.

Que les eaux aient stagné pendant deux jours seulement ou pendant plus d'une semaine, les dégâts sont pratiquement les mêmes. Toutes les installations se trouvant en sous-sol, en plain-pied, aux premiers et parfois aux deuxième étages des maisons d'habitations, des fabriques, des entreprises et des commerces ont été détruites ou endommagées de telle sorte qu'elles sont pour la plupart devenues inutilisables. Il reste parfois bien peu de chose d'un pauvre ménage...



Les 11 000 habitants de Latisana, en Vénétie avaient été évacués de la localité où ils ont été autorisés à revenir 20 jours après la catastrophe. Le Comité local de la Croix-Rouge italienne procède à la distribution des secours d'urgence: vêtements chauds, couvertures, matelas, autant d'objets de toute première nécessité que les sinistrés emportent précieusement. La solidarité aidant, ceux dont les logements sont encore inhabitables ont trouvé un accueil provisoire chez des voisins, des parents.



A fin novembre et pendant 3 jours, un train routier accompagné de deux délégués de notre Société nationale et mis à la disposition du Comité régional de la Croix-Rouge italienne de Vérone s'est rendu dans de nombreuses localités sinistrées des provinces de Vénétie, d'Udine, de Trévis et de Belluno pour y livrer des vivres, des couvertures et des vêtements chauds. Ces dons de première urgence ont ensuite été distribués sous contrôle à la population par les autorités municipales ou les Comités locaux de Croix-Rouge.

Photos Cadamuro, Portogruaro



retrouvé une clef, une clef encore toute brillante, qui devait être presque neuve...

— *C'est que l'Arno ne s'est pas contenté de déborder lentement; ses eaux ne se sont pas seulement élevées de niveau. Non, il s'est abattu sur la ville, avec une force incroyable, emportant tout sur son passage.*

Ceci explique ces appartements de plain-pied dévastés comme après un ouragan, ces meubles à terre, renversés, brisés, ces monceaux de papiers sales: les bibliothèques.

Il est certes évident que la situation est autre et diverses les pertes selon qu'on parle de villes comme Florence et Venise, de villages de régions agricoles ou de hameaux de montagne.

Mais partout, le problème est le même: redonner du feu, de la vie dans des milliers de foyers. 26 Sociétés de Croix-Rouge — dont la Croix-

Rouge suisse pour une somme de Fr. 200 000.— — et de nombreuses organisations étrangères ont fait parvenir des secours d'urgence aux sinistrés, soit directement soit plus généralement par l'intermédiaire de la Croix-Rouge italienne qui, en collaboration avec les autorités municipales a procédé sans retard aux distributions de vivres, de vêtements, de couvertures, de médicaments.

Deux semaines déjà après la catastrophe, tous les sinistrés avaient pratiquement touché les objets de première nécessité qui leur étaient indispensables et leur ravitaillement était assuré par l'Etat.

Déjà se dessinait la deuxième phase de l'action d'entraide mise sur pied en leur faveur: leur réinstallation. Alors que la construction d'habitations ou la remise en état des maisons partiellement détruites sera du ressort public, il convient en revanche de fournir à plus de 100 000

personnes le mobilier et les installations culinaires perdues ou définitivement endommagées, sans lesquelles aucune reprise d'existence, aussi modeste soit-elle, n'est possible.

Conformément aux désirs exprimés par la Croix-Rouge italienne, la Croix-Rouge suisse a décidé de consacrer plus de 2 millions de francs à la fourniture de lits, de literie, d'installations de cuisine et d'autres objets mobiliers simples.

Ce sera là une première étape importante de notre action d'entraide à l'Italie, action dont les aspects ultérieurs se dessineront avec précision au cours des semaines à venir.

*

Cet article a été rédigé aux premiers jours de décembre et nous souhaitons de tout cœur que de nouveaux événements ne l'aient point rendu caduque lors de sa parution.

Sur la bonne voie

Photo S. Robbiani, Zurich



Des bottes ...
Des pommes ...
Pour l'Italie

Photo J.-P. Baillod, Neuchâtel

